

Ecoles chrétiennes : éducateurs zélés, pleins d'expérience et de dévouement ; maîtres incomparables, parce qu'avant de se livrer à l'apostolat de l'enseignement, ils ont commencé par aller eux-mêmes à l'école de Celui qui a dit : *Laissez venir à moi les petits enfants.*

Dans les salles de l'Asile Saint-Joseph, rue de l'Ecole, quartier Saint-Antoine, et sur les bancs de l'école des Frères, rue Richmond, l'enfant, ainsi que nous le disions tout à l'heure, fit paraître les indices précoces de ces brillantes et solides qualités du cœur et de l'esprit, qui devaient se développer encore plus tard, au collège et au séminaire, et faire constamment de l'écolier comme du lévite, un camarade estimé de ses condisciples, un élève aimé de ses professeurs, un lutteur ardent, presque toujours victorieux et chargé de lauriers ; toujours admiré et chéri même de ses émules.

L'âme sensible du jeune collégien, son caractère franc et aimable, son goût pour l'étude, sa dévotion pour le Très Saint-Sacrement, son amour envers la Sainte Vierge, son éloignement du monde, ses aspirations élevées, marquaient en lui une vocation d'élite. Ses maîtres pressentirent que Dieu avait de grandes vues sur l'adolescent qui exerçait déjà une salutaire influence. C'est à cette époque que la Providence lui ménagea un secours précieux et des conseils pleins de sagesse dans l'amitié d'un saint prêtre. Nous savons qu'elle affection et quel estime réciproques unirent pour jamais le futur archevêque de Montréal et le dévoué directeur.

N'est-ce pas à cet ami fidèle que pensait d'une manière spéciale M. Bruchési lorsqu'il écrivit ces lignes débordantes d'émotion :

« Ne crains pas que je t'oublie, ô noble et sainte amitié, proclamée par Dieu même un remède de vie et d'immortalité. Je te dois de trop beaux jours !

« Dès l'aurore de ma vie, tu daignas me sourire et me tendre la main, et, depuis cet heureux moment, nous n'avons cessé de marcher ensemble. Sous les traits d'un saint prêtre, tu m'as dirigé, conseillé, repris avec douceur. Oh ! qu'il y avait d'onction et de persuasive tendresse dans chacune de tes paroles, et comme tu savais toujours être victorieuse toi qui pourtant ne commandais jamais.

« J'ai vécu loin de ma patrie, tu ne m'as pas quitté. De mes joies et de mes épreuves tu fis tes épreuves et tes joies. Tu fus une lumière au milieu de mes doutes, un encouragement dans mes luttes, une force aux heures de l'abattement ; et quand tu me vis désolé, priant auprès d'un cercueil, alors, tendre amitié, tu versas sur mes plaies saignantes un baume salutaire et tu pleuras avec moi. »